

CHAPITRE VIII

Il est curieux de voir combien l'esprit des masses est prompt à subir l'influence du moment et à abandonner au profit d'une impression nouvelle celle qui précédemment l'a fortement agité. Ainsi, depuis

longtemps, il n'était plus question du procès de Gilles de Retz et de ses complices, des frayeurs causées par Hauteœur et sa fameuse tour, de Guérande et des exploits de ses vainqueurs; la perspective d'émotions d'un tout autre genre défrayait les conversations sur le sol de Bretagne. Un grand tournoi se préparait à Nantes. Là, sous les yeux du duc et des principaux seigneurs bretons, des chevaliers et gentilshommes devaient rompre des lances en faveur de leurs dames, et se montrer, aux yeux de tous, beaux écuyers et fins tireurs.

Dans son jeune temps, le baron Romoald de Hauteœur, de même qu'Achillé son frère, avait excellé dans ce genre de combat. Ils n'entraient pas en lice sans soulever, au préalable, les encouragements et applaudissements de tous. On savait à l'avance qu'ils auraient l'honneur de vaincre les plus habiles. Les années venant, Romoald avait dû laisser à de plus jeunes le plaisir de se mesurer sous le regard ému, plein de feu ou plein de larmes, des nobles dames et demoiselles. Bien souvent, dans son orgueil paternel, jadis il s'était dit : « Que mon fils grandisse et mes exemples feront de lui un chevalier adroit et hardi que chacun acclamera. »

On sait combien le destin déjoua ses projets, suggérés par les sentiments restés si longtemps les seuls tendres de son cœur.

L'adoption qu'il a fait d'Alain le pousse aujourd'hui à reprendre ses anciens plans; avec cette différence, qu'il n'est pas pour lui de leçons à donner. Connaissant le courage et l'adresse de son neveu, il peut se flatter à l'avance de quelques succès. Les exploits d'Alain sur le champ de bataille de Guérande reposent l'esprit du vieux baron de craintes chimériques.

Le tournoi de Nantes va servir ses désirs. Il y conduira Alain et y sera témoin de son entrée en lice. Ses oncles devront également l'accompagner, car, dit l'aîné des Hauteœur, il leur faut se grouper autour du jeune homme qui doit donner à la noble maison un nouveau reflet d'honneur et de gloire. Godefroy et Jehan s'y préparent, mais on verra avec quels sentiments. . . .

C'est une belle journée d'un commencement d'automne. Le soleil darde timidement ses rayons et rit doucement à travers les nuages. Tout Nantes est en fête. Les tribunes, disposées autour de l'arène où se livreront les combats, se garnissent de grandes dames, de riches héritières dont les yeux cherchent au dehors des barrières l'écuyer pour lequel leur cœur bat en ce moment. Ils sont tous là, ces braves combattants, recouverts de leurs harnais de guerre fourbis de la veille, brillants, étincelants. Au milieu d'eux, on aperçoit un

jeune chevalier, tout resplendissant, dans son équipement neuf. Il porte l'écusson de ses aïeux sur son bouclier. Ceux qui l'entourent le regardent d'un œil protecteur, tant il leur semble jeune et sans expérience. Sous l'armure qui l'abrite, sa taille doit à peine être formée, et son frêle poignet ne saurait manier la lance victorieuse. Ainsi pensent-ils. Certaines de leurs réflexions peu obligeantes arrivent aux oreilles d'Alain et font battre le cœur de l'enfant qui, de temps à autre, relève la tête et cherche vers les tribunes le courage nécessaire pour ne pas répondre par une insolence aux propos malveillants dont il est l'objet. C'est là, vers la tribune, qu'il puise l'audace et la fierté chevaleresques qui seront sa seule réponse, car là est sa mère ! Entraînée à Nantes par ses beaux-frères et par son fils, la baronne Anne attend anxieuse le commencement de la lutte, et dévore du regard le jeune écuyer. Elle ne trouve seigneur plus beau, ni plus éclatant que lui. Les trompettes sonnent l'heure de l'entrée en lice : les combats vont commencer. Bientôt les adversaires se succèdent dans l'arène où les fanfares et les hourras acclament le vainqueur. Il est avéré que dans les champs clos de Nantes ne se mesurait que l'élite des plus adroits gentilshommes d'armes ; aussi ces tournois étaient-ils plus suivis que partout ailleurs, et il était glorieux de s'y présenter.

Ce jour-là entre autres, on avait vu entrer en lice certain chevalier de Gédéon, seigneur de vieille souche,



et dont la manière d'attaquer et de vaincre justifiait la réputation de « vaillant parmi les vaillants ». Il venait d'être acclamé par trois fois déjà, et nul combattant ne se

présentait plus, ne voulant pas s'exposer à perdre, dans une lutte avec semblable adversaire, l'honneur qu'il avait rêvé.

Alain n'a rien laissé échapper de ce qui vient de se passer. Son sang bouillonne, sa poitrine se soulève, son cœur bat à se rompre, sa main qui tient les rênes de son cheval s'agite. Aussi, tandis que les hérauts continuent de faire sonner l'appel à de nouveaux assauts, un cri s'élève-t-il de toutes parts. Un gentilhomme, presque un enfant, vient de passer la barrière et se présente. Fier, bien campé sur la selle de son coursier qu'il fait caracoler avec grâce, il attire à lui l'intérêt, la bienveillance de tous les assistants : « Quel est, dit-on, ce jeune seigneur ? » Et le nom de Hauteœur circule dans les rangs. Alain s'incline devant le duc de Bretagne et les seigneurs qui l'entourent ; puis, retournant vers la tribune où est assise sa mère, il la salue profondément de la tête et de l'épée. Les yeux du public se tournent vers la veuve qui, elle, n'a plus que de tristes pensées, voyant son Alain, son fils unique, vouloir se mesurer avec le chevalier de Gédéon. Romoald, non loin de là, sent son cœur également agité par la crainte, tandis que, sur les lèvres sèches et méchantes de Godefroy et de Jehan, vient se fixer le sourire ironique que nous leur connaissons.

A peine Alain a-t-il achevé de faire le tour de la lice, qu'il rejoint le chevalier de Gédéon, et le provoque au combat. Un frisson parcourt l'assistance. Le chevalier abaisse son épée en signe d'assentiment, et se prépare à la lutte. Son cheval, à l'exemple de celui de son adversaire, presse bientôt sa course dans l'arène, les lances sont mises en arrêt et le combat s'engage...

La lutte est brillante. Aucun assaut n'a duré si longtemps. Jamais le chevalier de Gédéon n'a trouvé plus fin tireur que cet enfant. Son orgueil en souffre, ses coups redoublent de précision et de force ; mais il ne peut vaincre le fer d'Alain qui, pointé juste et d'une main ferme, fait sauter la lance de Gédéon et, désarçonnant le chevalier, l'envoie mordre la poussière.

A ce succès répondent des vivats, des acclamations sans nombre. Dans les tribunes les mouchoirs, les écharpes s'agitent, les bouquets que les dames tiennent en leurs mains ou qui ornent leurs corsages sont jetés au vainqueur. Les félicitations se dirigent aussi vers la baronne Achille, dont les yeux se remplissent de larmes. Un tel succès en appelle d'autres. A peine les hérauts se sont-ils précipités vers le chevalier de Gédéon, et l'ont-ils fait sortir de l'arène pour lui prodiguer des soins, que d'autres chevaliers se présentent à leur tour. Ils auront raison de cet enfant ; ils vont venger l'orgueil de Gédéon

terrassé pour la première fois. Deux, trois combattants se succèdent, d'autres viennent encore, mais aucun ne peut vaincre la lance indomptable d'Alain. Elle se fait un jeu de celles qu'on lui oppose, les fait voler en l'air, ou les brise comme du verre. L'enthousiasme des tribunes, des spectateurs est à son comble, et Alain reste le héros d'un tournoi qui avait fait naître tant de vœux et engendré tant d'espérances.

Le duc de Bretagne voulut féliciter lui-même le triomphateur. Il le manda près de lui :

« Fils d'Achille, » lui dit-il, « vous vous êtes montré digne du blason qui brille sur votre bouclier : *Toujours le cœur en haut*; restez fidèle à sa belle devise. Elle a besoin d'exploits nouveaux pour la relever. Les seigneurs qui m'entourent ont acclamé jadis ici le baron votre père, resté à tous de si chère mémoire; ils sont heureux de vous acclamer à leur tour. »

Des applaudissements frénétiques partirent à ces mots de la tribune ducale et, lorsqu'ils eurent cessé, le duc continua :

« Portez mes hommages à la baronne votre mère. Dites-lui combien je l'estime heureuse d'avoir un fils aussi brave que vous. Vos exploits de Guérande nous sont connus. La Bretagne voit en vous s'élever un de ses héros, dont le nom restera inséparable de sa grandeur.



« VOILA L'OUVRAGE DE CET ENFANT... » (P. 140.)

Conservez votre courage de ce jour et les admirations de ceux qui vous ont vu tenir avec une telle dignité le premier rang dans ce tournoi. »

Romoald n'avait osé s'approcher du duc. Cependant, lorsque Alain rejoignit son oncle, celui-ci était au courant de ce qui venait d'avoir lieu. Le cauteleux Sigismond avait entendu les paroles du chef de la Bretagne, et les avait répétées à son maître, en atténuant les compliments adressés à Alain et en amplifiant les allusions fâcheuses à l'adresse de Romoald. Il espérait ainsi dissiper la joie faite au vieillard par les succès de l'enfant.

Quant à Anne, mère heureuse en effet, elle jouissait du triomphe de son fils. Le pressant sur son cœur et lui donnant le tendre nom dont jadis le baron Achille appelait l'enfant : « Cher Angelo, » lui dit-elle, « combien je suis fière de vous ; pour tant de bonheur dont vous m'entourez, je vous bénis ! Mais que l'orgueil ne devienne jamais votre partage, l'homme qui s'y adonne descend vite vers les abîmes. »

Puis la mère et le fils ayant tourné leurs regards vers le Ciel, l'étreinte à laquelle ils se livrèrent tous les deux leur parut plus douce encore.

Sigismond était allé rejoindre les frères de Romoald qui, dans l'ombre, fixaient encore l'arène parsemée de morceaux de lance.

« Voilà l'ouvrage de cet enfant qui doit nous dominer, lui dit Godefroy. Par Lucifer! tous ses exploits me rendront fou. Son courage que l'on renomme, la fortune de Romoald dont il nous écrasera un jour, tout cela m'enrage.... Il est temps que la petite vipère rentre dans son trou... »

Jehan dit à son tour : « Je comptais sur cette journée. Son manque d'habitude des tournois me donnait espoir, et mon cœur a tressailli d'aise lorsque j'ai vu l'enfant s'avancer vers Gédéon. Mais non, l'adresse d'Alain a déjoué mes rêves et nous le tenons pour plus fort que jamais.

— Oui, répondit Godefroy, mais ce que la lance n'a pas fait, nous saurons le faire; et se tournant vers Sigismond : Tu y songes, n'est-ce pas? Tes aptitudes dans ces sortes de besognes sont assez connues...

— Seigneur, la vue de cet enfant ne saurait plus longtemps vous obséder. Mais il s'est fait tant de bruits autour de Hauteœur, qu'il faut, je crois, avant tout, dans votre intérêt, les laisser s'éteindre. Le moindre soupçon vous serait funeste en ce moment.

— C'est vrai, répondit Jehan, l'action d'éclat dont nous venons d'être témoins attirera sur Alain plus d'enthousiasme encore, et sa disparition ne saurait se faire sans soulever une rumeur générale.

— Aussi, guidé par l'intérêt que je porte à Vos Seigneuries, je leur ferai observer qu'il va falloir attendre quelque temps encore avant de...

— Non, non, reprit Godefroy, le fer, le poison, tout ce que tu voudras, mais sa mort, et cela le plus tôt possible. Je ne puis vivre en face de sa franche nature, de la prépondérance qu'il prend à Hauteœur et de ses succès en toutes choses. »

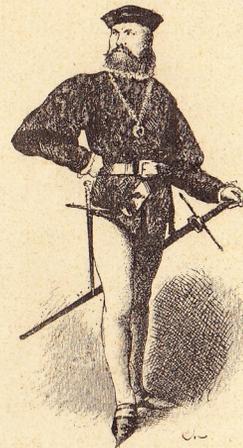
Jehan répliqua :

« Mon frère, m'est avis, comme je vous l'ai dit déjà, que la mort d'Alain ne nous attirerait désormais que des ennuis. Cet enfant est trop en vue. Et, le souvenir d'Achille... »

Puis, après un moment de silence, amené par le souvenir de son malheureux frère, il reprit :

« Laissons, comme le dit Sigismond, l'oubli se faire autour de l'enfant; c'est, croyez-moi, le seul moyen pratique pour l'instant. Ensuite il sera temps de songer à le faire disparaître de Hauteœur sans lui ôter la vie.

— Vous n'y pensez pas, Jehan! L'éloigner soit par la distance, soit par le cachot, sera toujours impossible



du vivant de Romoald. Vous oubliez que cet enfant est devenu son besoin, sa vie, et que tout plan ne devant l'enlever que de sa présence échouera et rendra plus vive encore l'animosité de notre frère à notre égard. Sa mort, au contraire, que nous ferions arriver le plus naturellement du monde et avec tant d'adresse que jamais aucun soupçon ne puisse planer sur nous, est la seule chance de fortune qui nous reste aujourd'hui. Cet acte accompli, avec tous nos efforts combinés, nous arriverions à entourer Romoald de tant de soins et de semblants d'affection, qu'il...

— Vous vous trompez, Godefroy, le vieil arbre cassé reprend vie une fois coupé, et la mort d'Alain ne ferait qu'irriter encore les sentiments de Romoald. Rappelez-vous ce que fit sur lui la mort de son fils, et jusqu'où le mena sa jalousie et sa colère contre Achille. A supposer qu'Alain vienne à mourir maintenant, sa fortune ne nous reviendrait pas davantage, étant même admis qu'il nous jugeât innocents de la mort de son fils adoptif. Certaine dame Anne pourrait bien entrer un jour en possession de toute l'escarcelle...

— Que dites-vous, mon frère ! La baronne Anne ! Nous verrions passer en une autre maison la fortune de Hauteceœur ! Jamais ! Romoald ne saurait faire acte pareil ! Lui si fier de son nom, de ses titres, de sa

baronnie ! Si fier de la gloire des nôtres ! Non. Cette femme ou moi devons mourir avant la consommation d'un tel forfait !

— Je suis surpris, Godefroy, de l'étonnement que vous éprouvez à ma pensée. Car si Romoald a été coupable, les remords que vous lui connaissez et tout ce qu'il a déjà fait pour les atténuer devraient cependant...

— Jamais, vous dis-je. Mais puisque, d'après vous, notre frère est un obstacle au projet que nous nourrissons contre Alain, il faudrait être assuré que cet obstacle disparaîtrait à courte échéance ; et pour cela, qui nous empêche de changer nos plans ? La fortune de Romoald, passant à sa mort tout entière à l'enfant, nous reviendrait naturellement après lui... Seulement, nous ne sommes plus jeunes, et ce n'est pas en compagnie du diable que vous et moi aurons besoin d'écus. Me comprenez-vous ? »

Jehan eut un frisson :

« Mes désirs de richesse ne vont pas jusque-là, Godefroy.

— Les scrupules ne s'accrochent guère, à l'heure qu'il est, avec l'urgence de la situation. Qu'en dis-tu, Sigismond ?

— J'en dis... j'en dis... que... la mort du seigneur Romoald, votre frère, pouvant accélérer les satisfactions

qu'en attendent Vos Seigneuries, elle pourrait s'effectuer plus tôt peut-être qu'on ne le pense... »

Un silence se fit parmi les trois scélérats, après lequel Godefroy, se rapprochant du serviteur :

« Tu dis ? »

— Je dis que son heure peut sonner quand il plaira à vos...

— Mais c'est ton maître, tu n'oserais... ta main tremblerait...

— Trembler!... Moi!... »

Godefroy porta ses regards sur Jehan. Il le vit blême, le visage contracté. Il lui dit :

« Rassurez-vous. Romoald n'est plus jeune, et sa nature sanguine peut d'un moment à l'autre amener une congestion funeste... Votre conscience timorée ne saurait, en ce cas, souffrir de l'effet d'un mal auquel elle serait étrangère.... Oui, notre frère mourra d'une congestion, cela est certain; n'est-il pas vrai, Sigismond ? »

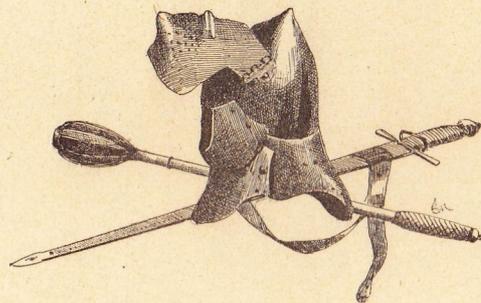
— Rien de plus vrai, seigneur. »

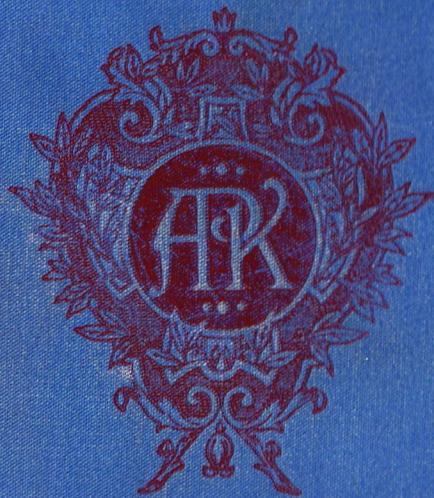
Alors Godefroy, mettant sa main sur le bras de Sigismond, lui dit de cette voix que devait avoir l'esprit tentateur du paradis terrestre :

« Une bourse pleine d'or... l'opulence... la richesse... tu deviendras seigneur... je t'achèterai un fief... »

Sigismond regardait dans le vide et imprimait à sa tête des signes d'assentiment, tandis que Godefroy lui glissait encore à l'oreille :

« Je compte sur toi. »





MADAME
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE
D'UN
HAUTECŒUR

A. PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE
BLEUE ILLUSTRÉE



LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

ALOÏDE PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

PAR

M^{me} L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

ILLUSTRATIONS DE MONTADER



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

À

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.